



CULTURE

Le Centre Pompidou et la chasse aux mécènes

L CLAIRE BOMMELAER
cbommelaer@lefigaro.fr
ET VALÉRIE DUPONCHELLE
vduponchelle@lefigaro.fr

La grève du lundi 27 mars aura eu raison du dîner de gala du Centre Pompidou. Triste première pour une fête des 40 ans où était annoncée une affluence record. Ce dîner in situ, au cœur même des chefs-d'œuvre, est une exception que nous envient le MoMA de New York et la Tate de Londres. Pour la première fois depuis sa création en 2003, elle a été victime hier après-midi du conflit opposant une centaine d'agents à l'État. Impuissante, la direction du Centre Pompidou n'avait plus qu'à rappeler, un à un, ses 850 invités de prestige, de Maryvonne Pinault à Igor Tsukanov. Faute de pouvoir assurer la logistique et la sécurité nécessaires, on ne déploiera pas les 85 tables nappées de blanc, ornées en leur centre de cercles noirs et de bouquets de roses multicolores et la scénographie signée Jean-Paul Goude. Pour le grand bal au sommet du bâtiment de Renzo Piano, repoussé à une date ultérieure, il faudra aussi attendre. La Société des amis du Musée national d'art moderne est effondrée, la soirée était vitale pour elle, pour l'institution et pour Paris.

Déjà, la grève avait empêché de décrocher l'énorme publicité Nike sur la façade ! Mauvaise concordance des temps ou flagrant délit à l'heure du banquet des mécènes. Elle devient presque un lot de consolation. Les recettes attendues ce soir étaient à la hauteur de ce privilège muséal qu'est de dîner en compagnie de Matisse, Picasso et tous les surréalistes. À raison de 9 000 € la table (soit 900 € le couvert, comme en 2016), ce dîner organisé avec une force de frappe militaire par la Société des amis du Musée national d'art moderne rapporte, bon an mal an, autour de 500 000 € au Centre Pompidou. Un grand manque à gagner, donc, et une faute qui porte atteinte au prestige culturel français. Les plus grands mécènes étrangers y étaient conviés, comme la Russe Anastasia Potanina, fille de Vladimir Potanine, le Chinois Mao Jihong, les New-Yorkais M. & Mrs Richard Lane. Comme nos grands noms, le Pr Alain Pompidou, fils de Georges, nombre de ministres et une foule d'artistes qui devaient incarner la globalisation : de la Libanaise Mouna Rebeiz à Xavier Veilhan, champion à la 57^e Biennale de Venise en mai, du Chypriote Christodoulos Panayiotou à Annette Messager, Prix Praemium Imperiale 2016. L'art du business se glisse dans les appartés sur l'art.

ARTS À 40 ans, Beaubourg mise comme jamais sur les fonds privés. Mais la grève des agents a mis fin à la soirée de gala, qui sera reportée.

Catastrophe ! Sans ces dîners annuels, sans la Société des amis et son réseau de mécènes de plus en plus actif et international, sans les entreprises partenaires, il n'y a plus de salut pour les musées. Le budget des acquisitions du Mnam tourne autour de 1,80 M€, somme largement distancée par le marché de l'art. Les subventions d'État baissent d'année en année (57 % du budget du Centre en 2016), il faut toujours plus d'argent privé. « En 2015, sur 1160 œuvres entrées dans nos collections pour une valeur de 35,30 M€, 80 % provenaient d'initiatives privées », a rappelé Serge Lasvignes, en octobre 2016, à l'assemblée générale de cette Société des amis centenaire, qui a fait entrer 2,5 M€ en 2016 dans les caisses. Quatre comités d'acquisition y prospectent quatre champs : l'art contemporain (GAAC), la photographie (GAP), le design (GAD) et le Cercle international (CI). Par la ferveur de leurs collectionneurs, ces comités ont acheté en 2016 *Palimpsest* du Roumain Ciprian Muresan, lauréat 2017 du Prix de dessin contemporain, et *The Weight of Scars* de la Nigériane Otobong Nkanga (2015), *Prora N'I* de Gabor Osz (2002) et *Series of photos-booths* de Mathieu Pernot (1995-1997), *Baggage Claim* de l'Indien Jitish Kallat (2010) et une œuvre historique de la Libanaise Etel Adnan (1960). Au prix du marché, le Mnam est bienheureux de les accueillir sans frais.

L'argent reste le royaume de l'entreprise. Par sa liberté de ton, l'art contemporain peut lui faire peur. Le nombre limité d'espaces dignes de ce nom pour les soirées privatisées ne rend pas la partie facile aux managers du Centre. On a vu des cadres en complet-cravate, invités à une soirée estampillée ERDF (aujourd'hui Eneedis), ouvrir des yeux ronds comme des soucoupes devant la série hypersexe

Made in Heaven de Jeff Koons et de la Cicciolina (1989). Une exposition soutenue par la Fondation Total a hérité d'une œuvre antipétrole et antipétroliers. Loi du genre ? Beaubourg, plus que le Louvre ou Versailles avec leurs collections royales et donc rassurantes, doit se battre. « Avec les dents », nous dit une amazone.

Séduire les marques

Il revient au directeur du Musée national d'art moderne et au président du Centre de mener la danse pour séduire les marques, comme les grands collectionneurs qui paient rubis sur l'ongle. Alfred Pacquement, ex-directeur du Mnam au charme discret de la bourgeoisie, et son président Alain Seban, à la fois Master Mind et Action Man, formaient une paire efficace. Depuis 2015, leurs successeurs, le littéraire Bernard Blistène et le diplomate Serge Lasvignes organisent, dans la petite salle à manger avec son Buren rose et blanc aménagée au quatrième étage du musée, des dîners mêlant ceux qui donnent déjà et ceux qui pourraient le faire. Ils y reçoivent aussi la Cy Twombly Foundation et la presse internationale ou l'artiste français Jean-Luc Moulène et son cercle intello de fidèles. Charmant. Mais on est loin, en termes d'espace, de design et de standing, du Club des membres de la nouvelle Tate Modern, en gloire dans la Switch Tower signée Herzog & de Meuron.

Au menu de ces dîners très ajustés : les besoins de fonds de Beaubourg au sens large. Poste clé ? La réfection en 2018 des chenilles quarantaines, coût estimé à 20 M€. Pour les grands travaux, l'État devrait prendre sa large part. Comment maintenant convaincre une marque des bienfaits d'un partenariat à long terme, en attendant de créer un cercle d'entreprises (50 000 à 100 000 € l'adhésion) ? Certains mécènes préfèrent déjà soutenir des manifestations sportives, voire leurs propres fondations privées. La concurrence entre musées est si féroce que personne ne veut rendre publics les montants récoltés. Au Centre, ils tourneraient autour de 10 M€ par an en incluant les « opérations internationales », soit Pompidou Malaga, et bientôt Pompidou Shanghai. Méconnues du grand public et sujet tabou, la location d'œuvres à l'étranger et les « actions de conseil » sont devenues la norme. Elles permettent de renouer des relations avec le monde, terrain de jeu de l'art contemporain. Une évidence que certains syndicats n'ont pas compris à Beaubourg qui, hier, à son corps défendant, a perdu une manche. ■



LES PLUS
CASH



LES PLUS
CONQUÉRANTS



→ Un vent russe devait souffler ce soir sur Beaubourg. En septembre, le musée a inauguré «Kollektsia!», donation de 42 collectionneurs, artistes et héritiers d'artistes orchestrée par Olga Sviblova, directrice du MAMM de Moscou. Cette manne est venue à Paris enrichir l'histoire de l'art non officielle russe depuis 1950, en 65 artistes et 370 œuvres. Et a généré un deuxième don de 100 œuvres, «Kollektsia+». Beaubourg ne chiffre pas ce don historique. Selon nos informations, il tournerait au bas mot autour de 6,5 M€. Vladimir et Ekaterina Semenichin ont donné en leur nom propre, en œuvres, autour de 2,5 M€ (*Erik Bulatov*, Gloire au PCUS *photo*). Igor Tsukanov, autour de 800 000 €. Nil Ilyin a donné un grand Kabakov estimé aux alentours de 500 000 €. L'ensemble des autres mécènes - collectionneurs, artistes ou leurs héritiers - frôle le million d'euros. Enfin, Vladimir Potanine a acheté pour 1,5 M€ d'œuvres destinées à Beaubourg, a financé des bourses pour la recherche (300 000 €), le catalogue (105 000 €), le programme éducatif (100 000 €), les frais administratifs colossaux en Russie (1,5 M€), l'assurance et le transport. ■ **V.D.**

→ La Chine et sa nouvelle génération de milliardaires font briller les yeux de l'Ouest. Né en 1979 à Hongkong, Adrian Cheng, héritier d'un empire des affaires et fondateur du réseau K11, qui promeut l'art chinois contemporain, est déjà dans le Board of Directors du MoMA PSI de New York et membre du précurseur Asia Pacific Acquisitions Committee de la Tate à Londres. Il était du groupe des cinq qui, en mai 2015, ont donné des œuvres à Beaubourg. Xu Zhen fondateur de Made In, et son installation *Corporate (4 Knives Group, photo)*, et Ding Yi, figure du renouveau de la peinture chinoise des années 1980, et son *Appearance of Crosses 94-II*, sont entrés au musée. «soulèvant des critiques en Chine sur la spéculation de ces collectionneurs», nous dit-on. Toute la gamme chinoise était annoncée, du self-made-man indonésien de Shanghai Budi Tek, qui a exposé «Giacometti» en 2016 dans son Yuz Museum, à l'héritier de l'immobilier et fils de bonne famille David Chau. Aujourd'hui, le nouveau nom est Mao Jihong, 47 ans, styliste branché du district de Pudong, à Shanghai. ■ **V.D.**



LE PLUS
CORPORATE



LES LES PLUS
«V VIEILLE FRANCE»



LES PLUS
RECHERCHÉS



→ Un grand « MERCI » s'affiche sur la page du site Internet du Centre réservé aux entreprises mécènes. Treize d'entre elles sont qualifiées de « grands mécènes » (plus de 500 000 € par an). Mais une seule, Pernod Ricard, peut se targuer d'avoir un espace à son nom dans le bâtiment, sous la forme de la terrasse Paul Ricard. L'industriel avait financé dès 1998, moment où peu d'entreprises consacraient du temps et de l'argent aux musées, l'aménagement et la mise en eau de la terrasse par Renzo Piano. Longtemps dirigé par Patrick Ricard – dont la femme, Corinne, est collectionneuse et fut l'égérie de la scène parisienne –, Pernod Ricard devrait fêter ses 20 années au chevet du Centre Pompidou en juin (*don de Tête en profondeur, Julio Gonzalez, 1930, photo*). La Fondation Ricard était de la partie. Chaque année, elle remet au musée un prix à un jeune artiste de la scène française (Mircea Cantor, Boris Achour, Tatiana Trouvé...) L'œuvre primée entre ensuite dans les collections de Beaubourg, preuve que le mécénat sert les deux parties. ■ C.B.

→ Représenter la France sous tous ses aspects, voilà la mission à l'ancienne des fort contemporains Daniel et Florence Guerlain (*photo*), deux inséparables bien élevés et fureteurs, paisibles et grands voyageurs, bons vivants et engagés. Au nom de la France, dont la maison Guerlain est déjà un fleuron, ils ont donné au Mnam, en 2012, 1 200 œuvres sur papier, soit près de 200 artistes d'une trentaine de nationalités. Exposée à Beaubourg en 2013, cette « Collection Daniel et Florence Guerlain » voyage depuis, grâce au conservateur du Cabinet d'art graphique de Beaubourg Jonas Storsve, du Nordiska Akvarellmuseet de Skärhamn, en Suède, au Kunsten Museum of Modern Art Aalborg, au Danemark (avant Ibiza, fin juin, et bientôt l'Islande!). Ils ont réorienté leur fondation, née en 1996, vers le Prix de dessin contemporain depuis 2004 : il a fêté ses dix ans en couronnant le Roumain Ciprian Muresan. Florence est vice-présidente de la Société des amis. Daniel est dans la commission des acquisitions. Les deux sont actifs au GAAC et au CI, et multiplient les rencontres de l'art à taille humaine. ■ V.D.

→ Voilà déjà quinze ans que la Tate Modern ou le MoMA voyagent avec leurs *trustees* et repèrent les collectionneurs du monde entier. En France, le mouvement a été bien trop tardif. Depuis quatre ans, un cercle des mécènes internationaux (CI) est actif : seules 80 personnes aujourd'hui, mais un « boom » des dons de 20 % en 2016. Le CI est divisé en sous-groupes selon les régions – Europe de l'Est, *Greater China*, Moyen-Orient, Amérique latine... Il est plus aisé de séduire ceux qui ont un lien avec la France ou le français, Libanais ou Européens. Les American Friends du Centre Pompidou se remettent doucement de la brouille avec le président Alain Seban, en 2012 (*donation 2015, de Donald E. Newhouse, Grande composition au corbeau, Balthus, photo*). Mais la cartographie des soutiens bouge aussi vite que le marché de l'art. Chinois, Sud-Américains ou Émiriens sont des terres d'avenir étudiées de très près. Enquêtes, *background checks*, recommandations, le recrutement de ces fortunes suit une prudence quasi diplomatique. ■ C.B.



**Le plasticien américain
Jeff Koons, et Mme Pinault
(ci-dessus au centre),
lors de la soirée de la Société
des amis du Musée national
d'art moderne, en 2014.**